

TRÉTEAUX À DÉCOR FLAMBOYANT

L'objet du mois - 29 novembre 2012

Monique Blanc (conservatrice du département Moyen Âge et Renaissance au musée des Arts décoratifs)

Constance Rubini

Bonsoir. Nous sommes ravis de vous accueillir dans la salle de conférences des Arts Décoratifs pour ce nouveau rendez-vous de « L'Objet du mois ». Vous connaissez le principe : un conservateur de la maison choisit un objet dans les collections et vient vous parler de l'intérêt de cet objet et des raisons de son entrée dans les collections de l'UCAD.

Ce soir, c'est Monique Blanc, conservatrice du département Moyen Âge et Renaissance, qui va vous présenter une paire de tréteaux en bois. Je suis très heureuse de laisser la parole à Monique qui va vous expliquer l'aventure très particulière qui s'est déroulée autour de l'acquisition de ces tréteaux.

Monique Blanc

Mon intervention porte donc sur l'acquisition de cette paire de tréteaux, faite à Drouot en décembre 2010, à l'occasion de la vente Aguttes. Pour des raisons que nous allons expliquer, cette acquisition fut complexe et très discutée.

La collection du mobilier gothique conservée au musée des Arts décoratifs offre une typologie variée et compte quelques meubles rares allant du XIIIe à l'extrême fin du XVIe siècle. L'acquisition de cette table à tréteaux permet de compléter l'ensemble présenté actuellement dans la salle Raoul Duseigneur, period room que vous connaissez peut-être, dans les galeries Moyen Âge. Elle réunit un ensemble de mobilier qui provient de Ville-neuve-Lembron, un château auvergnat qui a appartenu à Rigault d'Oureille, sénéchal de Gascogne et maître d'hôtel ordinaire de Charles VIII, Louis XII et François Ier.

Son mobilier a été liquidé au XIXe siècle. Émile Peyre l'a acquis et l'a fait rentrer ensuite, en 1905, au pavillon de Marsan. Mais, dans cette vaste typologie recueillie par Émile Peyre, il n'y avait pas de table à tréteaux. Et, à ma connaissance, il n'en existe aucune dans les collections européennes. À la suite de cette exposition, j'ai envoyé un certain nombre de mails à mes confrères, dans toute l'Europe, et je n'ai pas eu de réponses positives de leur part. Jusqu'à présent, seul un tréteau était donné XVe siècle et c'est celui-ci. Il figure toujours d'ailleurs comme étant XVe siècle dans les catalogues de vente et notamment celui de la table à tréteaux, celui de décembre 2010 de la vente Aguttes. Émile Peyre déjà, sur les conseils de son antiquaire, l'avait acheté XVe, et il était pourtant un amateur éclairé, qui avait le sens de l'objet, qui connaissait parfaitement bien la période gothique, et notamment la période gothique tardive. Je la montre, c'est quand même une référence, mais c'est incontestablement un objet XIXe.

Daniel Alcouffe avait fait part dans la préface du livre de Jacques Thirion, *Le Mobilier du Moyen Âge et de la Renaissance en France*, de l'aspect composite des meubles de cette période : « souvent douteux et presque systématiquement transformés au cours des siècles ». Ce type d'acquisition demeure donc toujours un peu délicat. Nous nous sommes tous trompés, nos prédécesseurs se sont trompés. Lorsque cette acquisition a été adoptée en première commission, il y a eu quelques protestations qui sont allées jusqu'à la Direction des musées de France, pour nous dire qu'on avait fait une acquisition XIXe et non pas XVe. Et c'était possible. Il a fallu réagir relativement vite pour passer une deuxième commission.

Mais il est vrai qu'aux Arts Décoratifs, notre œil est exercé par l'habitude de classer et d'identifier des morceaux de bois. Pour cette seule période, nous en avons sept cent quatre-vingt-treize, des éléments de porte de ventail, de meuble... Lorsque j'ai vu leur photo chez Aguttes, avant la vente à Drouot, ces tréteaux m'ont particulièrement bluffée par leurs assemblages et par la beauté du décor à remplages, dont nous allons parler dans un instant.

Ici, vous avez les deux traverses supérieures des tréteaux, avec les deux mortaises et les trous qui recevaient les tourillons du plateau qui, lui, n'est pas forcément cohérent avec les tréteaux. C'est peut-être un plateau rapporté, mais on n'a pas pu faire d'analyses dessus. Personnellement, je n'exclue pas une certaine cohérence entre le plateau et les tréteaux. Cela fonctionne dans les proportions et dans la beauté du bois. Le plateau est très usé. Ici, le nœud du bois a formé, avec les xylophages, une sorte de galerie près du tourillon, par usage et par frottement. Voici une clé, qui nous a paru immédiatement très sympathique justement dans la cohérence des assemblages. La traverse rejoint le pied arrière de ce tripode avec cette clé qui permet d'éviter les jeux dans les assemblages.

Voici un vitrail conservé aux Cloisters de New York sur lequel on voit des primates partent avec leur planche et les tréteaux, qui ne se repliaient pas sur eux-mêmes comme ceux d'aujourd'hui mais que l'on emportait, d'où l'expression d'ailleurs « dresser la table ». On la dressait en principe devant la cheminée et on la débarassait tout de suite après.

Il y a plusieurs formes de tréteaux au Moyen Âge. Ils sont généralement tripodes mais n'adoptent pas toujours la forme en V renversé comme le montrent les tréteaux des Arts Décoratifs. Ils peuvent se présenter également sous la forme de la lettre A, dont la jambe extérieure serait droite et l'autre oblique partant vers l'intérieur afin de stabiliser l'ensemble comme dans ce tableau de Dirk Bouts, *Le Christ chez Simon le Pharisien* (troisième quart du XVe siècle, Berlin, Staatliche Museen, Gemäldegalerie, huile sur bois, inv. 1453). Le tréteau à quatre pieds, semblable aux tréteaux contemporains, existe également mais plus rarement. Il apparaît toutefois sur un retable allemand de la fin du XVe siècle conservé dans l'église paroissiale de Tiefenbronn, en Bade-Wurtemberg, représentant le Christ dans la maison du Pharisien où la table est supportée par des tréteaux inversés, constitués d'éléments tournés reliés entre eux par des traverses.

Nous allons faire un petit tour dans l'origine de ce décor flamboyant à remplages. Il s'inspire des baies perchées dans les façades des cathédrales gothiques rayonnantes ou flamboyantes. Elles sont formées de réseaux de remplages qui vont, à satiété, être reproduits dans les arts décoratifs. Vous avez ici la rose sud de la cathédrale d'Amiens et la baie de Vendôme qui reprennent ce même décor flamboyant.

Les deux frontons des tréteaux sont triangulaires à claire-voie de remplages. Dressés au-dessus d'une traverse chantournée en accolade, ces frontons sont ornés d'un décor ajouré constitué d'un registre de lancettes géminées portant une rosace composée de soufflets et de mouchettes disposés en hélice autour d'une fleurette centrale. Les deux frontons présentent un décor très proche visuellement alors qu'il diffère sensiblement. Sur le tréteau de gauche, les courbes et contre-courbes de la rosace partent de la fleur centrale qu'elles entourent, elle est également moins ajourée que sa pseudo-jumelle. Sur celui de droite, les lignes incurvées en larges spirales s'organisent autour d'une fleur plus développée. Les écoinçons, entre les lancettes et la rosace, sont ornés de fleurs et de feuilles et les lancettes simples, terminant le décor dans la partie supérieure, sont également entourées d'un motif végétal. Le sculpteur a réussi là une sculpture assez jolie, dans un espace extrêmement contraint, triangulaire, et a exploité tout l'espace disponible, jusqu'en haut.

Au début du XVIe siècle, ce décor flamboyant continue d'être à la mode puisqu'il va à peu près jusqu'en 1540-1550. On reste dans le gothique flamboyant donc au moment où le vocabulaire ornemental italien a déjà pénétré en France.

Aucun des panneaux sculptés à remplages composant un meuble ne sont identiques entre eux. C'est le cas des tréteaux des Arts Décoratifs mais aussi du décor sculpté à claire-voie de la célèbre table à plateau octogonale du musée national du Moyen Âge de Cluny entièrement démontable. Elle a été datée 1490-1525 après une analyse dendrochronologique. Les rosaces du piètement sont chaque fois différentes : trilobées, quadrilobées ou bien renfermant un arc en accolade. On sent bien le désir du huchier de varier les plaisirs et de rompre la monotonie. À côté, vous avez le panneau central du fameux tryptique de Mérode, *L'Annonciation*, dans lequel on retrouve ce plateau octogonal. La table est un petit peu différente malgré tout avec un piètement double à patins que nous retrouverons un petit peu plus tard, dès la première Renaissance.

Voici quelques meubles à décor flamboyant présentés dans la salle Raoul Duseigneur, dont je vous parlais tout à l'heure : un dressoir à décor de remplages, un panneau à fenestration, un lit pourvu d'un châlit et d'un dais sculptés de flammèches, un banc offrant autant de variations sur le même thème, une cathèdre provenant du château de Villeneuve-Lembron qui reprend un motif à claire-voie en haut et un motif à orbe-voie au dossier, le lit, la cheminée, etc. Si on veut faire une étude d'un décor flamboyant aux Arts Décoratifs, on peut aller dans la salle Raoul Duseigneur et on trouvera tout ce qu'il faut.

Je voulais dire également que le tréteau n'est pas une trouvaille du Moyen Âge. La Grèce puis Rome l'utilisaient déjà. Les Grecs avaient des ensembles mobiliers extrêmement sophistiqués et composés de riches

matériaux. Les tables étaient très souvent en bois précieux : érable, if, saule. Et les piètements étaient en ivoire et prenaient des formes de léopards, de lions, etc. L'usage du linge de table n'était pas encore connu, on lavait donc les tables à l'éponge. C'est aussi la position à table qui va compter dans la naissance d'une table dormante, on va en reparler.

En revanche, nous savons par les textes que les citoyens de conditions moyennes employaient un bois grossier et des tréteaux pour le supporter. À Rome, comme nous l'apprend Horace, les tables sont en bois (frêne, chêne ou érable) et extrêmement simples, quadrangulaires à trois ou à quatre pieds. Ils ne surpasseront les Grecs dans l'exubérance de leurs tables et l'innovation qu'après leurs incursions en Orient. Les Grecs et les Romains se servaient de la table à tréteaux pour les marchés ou comme une table de travail. Nous en voyons là un exemple sur cette enluminure du XIVe, La Porte de Ravenne, conservée à Bologne, où vous voyez ce marché avec tous les tréteaux et les marchands de tissus et autres.

Puis, il va y avoir la stèle gallo-romaine. Cette stèle est importante, elle est au musée municipal de Sens et c'est le témoignage le plus ancien que nous avons en France d'une table à tréteaux, en tant que monument. Il y a trois tréteaux, une table, deux fresquistes et l'architecte qui se trouve sur la gauche en train de regarder ses plans. Cette stèle funéraire est datée de la fin du iie siècle et du premier quart du iiiie siècle. Elle est très grande, elle mesure 1 m sur 80 cm de hauteur. Nous avons ensuite la stèle d'un savetier, qui est aussi d'époque gallo-romaine. Là, c'est vraiment une table de travail. Le savetier est assis à califourchon sur une table à tréteaux et son établi se trouve devant lui.

La position allongée à la romaine ou assise par terre à l'oriental, etc. faisait que l'on pouvait se passer de table et on s'en est passé pour manger et pour prendre ses repas pendant des siècles.

Les barbares, eux, vont avoir la coutume des syssities, c'est-à-dire de prendre leur repas en communauté, assis sur des fourmes autour d'une ou plusieurs tables, avec un plat collectif. C'est sans doute sous leur influence que l'on prend ses repas en position assise devant une table dès le début du Moyen Âge, à l'époque carolingienne. En revanche, la table dormante dont je parlais est une invention bourgeoise de l'extrême fin du Moyen Âge. On tardera à désigner une pièce affectée au repas. La salle à manger est une invention de l'époque moderne.

Lorsqu'il est seul à sa table, le seigneur est entouré de ses domestiques. Il a toujours le dos à la cheminée, sur une chaire haute, et il est assis le plus souvent devant une table à tréteaux recouverte d'une ou plusieurs nappes en général de lin brodées. Là, vous avez une enluminure du Livre d'heures de Dresde, Le Repas des sobres et des indépendants, avec en haut une table à tréteaux montée sur estrade, avec des personnages très hiératiques, qui se tiennent bien, et en bas ceux qui boivent, la nappe étant un peu secouée, laissant voir également une table à tréteaux et des bancs tout simples posés devant eux. La hiérarchie se trouve donc toujours respectée. On ne partage pas la même nappe sans autorisation des puissances invitantes car il n'était pas permis de s'installer pour manger ou pour boire sur une nappe qu'occupait une personne de rang supérieur sans y avoir été convié. La table des riches seigneurs était recouverte d'une nappe blanche damassée et brodée de motifs géométriques ou animaliers sur les retombées latérales. Lorsque le fronton du tréteau était sculpté, la nappe s'arrêtait en bordure du plateau. À partir du XIVe siècle d'ailleurs, on s'essayait à la longière, c'est une pièce de tissu qui bordait la nappe, posée sur la table à tréteaux.

Le nombre de tréteaux varie de deux à quatre en fonction de la longueur de la planche rectangulaire. Là, vous avez une photographie des Grandes Heures d'Anne de Bretagne avec une nappe qui s'arrête à la limite justement du fronton sculpté. Là, c'est un tableau de La Cène de Marco d'Oggiono, d'après Léonard de Vinci, conservé au musée d'écouen, avec quatre très beaux tréteaux sculptés, chantournés. Là encore, vous avez une très grande table, avec les nappes, et d'un seul côté, les invités et leurs amis. En principe, celui qui invite, l'hôte, se trouve toujours en bout de table.

Un mot sur la multifonction du tréteau. Il va servir un petit peu à tout. Grâce essentiellement à l'enluminure et à la peinture (les livres de comptes et les inventaires après décès mentionnent les tréteaux mais sont souvent avarés d'éléments de contexte pour interpréter leurs usages), nous observons que le tréteau est la table de travail par excellence. Sur une enluminure conservée à la cathédrale de Teruel en Aragon, on voit un charpentier, muni de son maillet et de son burin, assis à califourchon, comme le savetier sur la stèle gallo-romaine, sur une table à tréteaux. Il s'agit à nouveau d'une table/banc pas très haute et étroite.

Là, vous êtes avec l'Allégorie de la Déduction dans son établi, avec un chantier derrière. Elle a quelques planches, un doloir et une herminette. Et elle réfléchit avant d'agir, ce qui n'est pas mal. Là, un boulanger avec à nouveau une table à tréteaux sur laquelle sont posés les pains. Ici, un relief de Nani di Banco, où des sculpteurs travaillent sur une colonnette torsadée posée sur une table à tréteaux.

Les tréteaux peuvent aussi servir de piètements à un lit. Là, c'est une Épiphanie sculptée sur un sarcophage datant du ve siècle. On voit l'Enfant emmailloté dans son berceau porté par des tréteaux. Quelques siècles plus tard, nous retrouvons le même système sur le fameux tableau de Crespi, La Femme s'épuçant, daté de 1723, où le lit est porté par une table à tréteaux.

Nous avons également le bureau. En dehors des repas, on utilisait la table à tréteaux pour écrire ou travailler. On jetait alors sur les planches une bure de couleur vive. Cette matière, souvent de couleur verte ou rouge, est précisément à l'origine du terme bureau. Ici, avec Anne de Bretagne et Louis XII, nous sommes en pleine guerre d'Italie. Et Anne de Bretagne envoie ses félicitations à son époux qui vient de remporter une victoire sur les Vénitiens. Mais nous avons aussi les religieux à l'étude sur la table à tréteaux, un épisode des Heures de Louise de Savoie. La table à tréteaux peut aussi représenter le Mal, l'Enfer, comme sur cette enluminure flamande de Gérard de Vliedhoven ou dans la fameuse Justice de Cambyse de Gérard David qui est au musée de Bruges.

L'idée de poser une planche sur un support, quel qu'il soit, a donc fait son chemin au Moyen Âge, puisque là on se trouve dans une sorte d'étuve, de prostibulum, où on a simplement mis une planche sur une cuve à baigner qui va permettre au couple de prendre une petite collation pendant le bain. C'est tiré du célèbre manuscrit de Valère Maxime, conservé à la BNF.

Maintenant, l'évolution des formes du côté des Italiens et du côté des Français. Voici une fresque de Giotto, représentant La Vie de saint François d'Assise, dans la nef de l'église supérieure de la basilique Saint-François à Assise, en Ombrie. On y voit une table tout à fait intéressante, parce que nous sommes au XIIIe siècle en Italie, et nous avons un type de table extrêmement évolué, avec des patins. Cette table connaîtra un succès dès la première Renaissance en France.

Ici, le Polyptyque de la Passion de Vivarini, conservé à Venise. Vous avez deux tables ovales, ici à gauche, montées sur des tréteaux.

Sur ce panneau de Boccatti, il semble que l'antichambre de l'évêque lui serve de salle à manger avec une table ronde tripode fixe. Il n'est pas rare de trouver dans les riches maisons italiennes une salle à manger privée (salletta), où la table, installée là de manière pérenne, justifie un piètement fixe. Toutefois, on le voit sur de nombreuses peintures et c'est notifié dans de nombreux inventaires, la table à tréteaux, plus ou moins sculptée, est largement utilisée comme on le voit ici sur une peinture de Giovanni Pietro da Cemmo réalisée à la fin du XVe.

En France enfin, à la fin du XVe siècle apparaît la table à tréteaux démontable. Voilà une table à tréteaux vendue chez Aguttes en avril 2010. C'est une table dites à éventail. Elle reprend un petit peu la forme que nous avons sur la fresque de Giotto. Ce genre de table est inspiré du cartibulum de la Rome impériale. Celle-ci a été sauvée dans les ruines de Pompéi, à la suite de l'éruption du Vésuve en 79 après J.-C.

Dans les salles du musée des Arts décoratifs, voilà un aboutissement de la table à éventail à la Renaissance, dont on voit déjà les prémices dès l'époque italienne du temps de Giotto. Enfin, voilà une table extravagante, ronde, qui est une majolique italienne de la fin du XVIe siècle conservée à Pesaro et qui annonce le style d'Hugues Sambin et d'Androuet du Cerceau en France.

Dès lors que cette acquisition fut contestée, il fallait réagir relativement vite pour les comités suivants. J'ai donc demandé une dendrochronologie à Didier Pousset. Il a pu le faire dans les délais imposés par le comité d'acquisition de mars 2011 et me rendre son rapport. Les résultats ont été au-delà de nos espérances. On a pu dater les tréteaux dans une fourchette de dates assez précise entre 1473 et 1480 et proposer une provenance biogéographique entre la Champagne, les Ardennes et les Vosges.

Il a quand même fallu tout cela, une étude dendrochronologique, une étude technologique des assemblages, pour prouver mon innocence et que cette pièce rentre dans les collections des Arts Décoratifs. C'est une pièce exceptionnelle, comme je vous l'ai dit.

CR.

Merci Monique, pour cette brillante communication qui nous a tous captivés.

[Applaudissements]